Transcription de la vidéo

Le féminisme, un combat clivant 13'06
Christine Bard

Matilda, apprenons l'égalité

♪ (musique) ♪

Une des questions intéressantes
aussi à cette époque,

c'est comment s'articulent le féminisme
et la question religieuse,

la question laïque.

Parce que la France a cette particularité,
à partir de 1905, d'être un pays

qui sépare l'Église et l'État,
un pays où la déchristianisation

a beaucoup progressé au 19e siècle.

Et en même temps, ça reste un pays
de culture majoritairement catholique.

Donc on a un peu dans ces années-là
deux « Frances » qui s'opposent :

une France laïque
et puis une France catholique.

Et dans cette France laïque,
des minorités jouent un rôle important,

les juifs et les protestants, aussi bien
du côté masculin que féminin, d'ailleurs.

Et ce qui est fortement noté à l'époque,

c'est que le mouvement féministe reflète

le rôle progressiste de ces minorités
républicaines en France.

Donc on trouve beaucoup de juives et de
protestantes dans le mouvement féministe,

des laïques, des franc-maçonnes,
et les femmes catholiques,

elles restent en fait à part. Elles vont
créer des associations féminines,

mais certainement pas féministes,
qui s'opposent au féminisme

d'une manière virulente, en défendant
en fait le discours de l'Église

sur « la place de la femme dans la société. »

Alors on dit toujours « la femme »
au singulier, bien sûr.

Et cette place de la femme,
elle est au foyer,

dans l'obéissance au mari,
en tant que mère de famille,

mère au foyer,
mère d'une famille nombreuse.

Et le rôle féminin pour l'Église,
c'est aussi un rôle de soutien

à une Église qui est menacée
par le pouvoir en place.

Donc là, on a aussi un militantisme
de combat du côté des femmes catholiques,

mais dans une opposition très forte
à toute notion d'émancipation des femmes.

C'est un militantisme en faveur
de la tradition.

Et je trouve que cette opposition
à l'émancipation des femmes

venue des femmes elles-mêmes
a été longtemps sous-estimée.

Quand on fait l'histoire des femmes,
on a tendance à être attiré.e par les femmes

les plus progressistes, les plus
révolutionnaires, les pionnières, etc.,

et on oublie que beaucoup de femmes
ont combattu l'émancipation,

et ce faisant, elles s'émancipaient
d'ailleurs d'un rôle traditionnel

puisqu'elles se permettaient d'écrire dans
des journaux, d'adhérer à des associations

de militer, de diriger des associations,
d'avoir une parole dans la sphère publique.

Donc elles étaient la contradiction
vivante de leurs discours

mais voilà, c'était pour défendre
des idées très, très conservatrices,

et longtemps sous-estimées par
les historiens et les historiennes.

Alors est-ce qu'il n'y a pas d'espace pour
un féminisme chrétien ?

Il y a un journal qui s'appelle
Le féminisme chrétien.

Il y a une militante qui fait
un petit peu parler d'elle,

qui s'appelle Marie Maugeret, mais
quand on lit attentivement ses discours,

on s'aperçoit que même si elle récupère
le mot féminisme,

ses idées sont très conservatrices,

et elle va être de plus en plus

aspirée par l'affaire Dreyfus, en fait,
qui polarise toutes les opinions

à la fin du 19e et au début
du 20e siècle, et elle s'avère,

cette Marie Maugeret, violemment
anti-dreyfusarde et antisémite.

Il y a aussi une autre expression
du féminisme pas toujours revendiquée

comme telle mais qu'il faut signaler,
c'est le féminisme anarchiste

ou l'anarchisme féministe,
qui s'investit dans un combat naissant

à la fin du 19e siècle,
qui est le néo-malthusianisme.

C'est un combat en faveur
du contrôle des naissances,

de la maitrise de la reproduction,
donc de la contraception,

mais au-delà, aussi en faveur
de l'éducation sexuelle,

de la coéducation des sexes,
de la lutte contre tous les tabous...

Tous les tabous peut-être pas,
mais en tout cas contre un certain nombre

de tabous concernant la sexualité,

qui peut aller jusqu'à la défense
du droit à l'avortement dans certains cas.

Par exemple, Madeleine Pelletier,
la doctoresse féministe Madeleine Pelletier

écrit en 1914 une brochure qui a
un titre vraiment explicite :

Le droit à l'avortement.

C'est un milieu très minoritaire
qui défend d'une manière assez moderne

le droit des femmes à disposer
de leur corps.

On ne trouve pas toujours
cette expression-là vraiment.

Nelly Roussel parle du « droit des femmes
à disposer de leur flancs » bon.

Mais l'idée est là, qu'on va retrouver
dans les années 70, 1970, du MLF.

Là aussi c'est une des grandes surprises
qu'on peut avoir quand on étudie

l'histoire, on peut penser que la défense
du droit des femmes à disposer

de leur corps va de soi,
et ça n'est pas du tout le cas.

Pour l'immense majorité des féministes
des années 1900,

les femmes sont destinées par la nature
à être épouses et mères,

certes avec un statut plus égalitaire
que le statut qui est le leur,

mais surtout, on ne remet pas en cause
les rapports de force hommes-femmes

dans la sexualité, dans le mariage.

La sexualité est encore en fait
pour la plupart des féministes un tabou.

Et puis il y a une autre question
qui est également posée,

c'est la question de la natalité.

La France est un pays à cette époque

très angoissé par la dénatalité,

et un certain nombre de féministes
qui veulent mettre en avant

leur qualité, leur combat patriotique,
estiment que le devoir des femmes

est d'avoir de nombreux enfants pour que
la France soit un pays plus fort,

capable de se défendre, etc.

Et là, à nouveau on voit
une opinion politique,

en fait, par rapport à la natalité,
qui divise le féminisme.

On a d'une part des féministes
très radicales

qui vont se sentir néo-malthusiennes et
défendre le droit à la contraception

et même pour certaines à l'avortement,
et l'immense majorité des féministes

qu'on va plutôt situer parmi
les réformistes et les modérées qui,

elles, n'abordent pas du tout
ces questions-là.

Pour elles, le féminisme se pose
dans la sphère publique.

C'est l'accès des femmes au travail,
c'est l'égalité des salaires,

c'est la citoyenneté, mais on n'entre pas
dans les questions de vie privée,

et encore moins de sexualité.

Finalement, c'est une des grandes
différences entre la première

et la deuxième vague du féminisme.

La deuxième vague, à partir des années
60-70, a vraiment permis de situer

comme centrales toutes les questions
liées au corps et à la sexualité,

à la domination intime des femmes
dans un système qui a été ensuite

qualifié d'hétérosexuel...
Évidemment, le mot hétérosexuel

n'existe même pas à l'époque,
dans les années 1900.

Ce qui divise les féministes,
ce n'est pas seulement des idées,

des options politiques, philosophiques,
ou leur degré de radicalisme

dans leur manière de réfléchir
ou d'analyser la condition des femmes,

c'est aussi le choix des moyens d'action
pour faire avancer la cause

des droits des femmes.

Certaines font le choix plutôt modéré
de s'exprimer dans des congrès,

dans des journaux, mais refusent
toute idée de manifestations publiques,

de manifestations dans la rue.

Et c'est assez intéressant de montrer
que l'opposition se joue aussi

sur comment faire pour faire
avancer la cause.

Est-ce qu'il s'agit de convaincre
des parlementaires, des hommes,

de la justesse de la cause, en adhérant
par exemple à des partis politiques

et en essayant d'avoir une influence
politique, bien que les femmes

ne soient pas citoyennes,
ou est-ce qu'il faut s'exprimer davantage

par l'action autonome dans la rue,
par des manifestations ?

Et là, c'est plutôt l'exemple anglais,
et cet exemple des suffragettes anglaises,

(en France, on dit les suffragettes
anglaises) est très peu suivi, en fait.

Et on voit à quel point en France pèsent
vraiment toutes les idées conventionnelles

sur le genre féminin.

Une femme ne s'exhibe pas à la tribune,
elle ne s'exhibe pas dans la rue.

Alors là, c'est aussi toute la légende
noire des femmes révolutionnaires

du 19e siècle qui pèse.

On peut remonter à la Révolution
française aussi.

Une femme dans la rue va évoquer
les tricoteuses de la Révolution française,

les incendiaires de la Commune.

Il y a quelque chose qui est perçu
comme hystérique dans le fait,

pour une femme, de manifester dans la rue,
ou d'indécent, de complètement contraire

à l'éducation féminine.

Il y a aussi un autre moyen
qui est utilisé par les féministes

les plus décidées,

les plus radicales.

Elles aiment bien aussi s'intituler
féministes intégrales.

C'est de se présenter aux élections.

La période électorale, en fait,
est l'occasion d'une « agitation féministe »,

pour reprendre un terme
qui apparait dans les journaux,

et certains partis de gauche acceptent
de présenter des femmes,

sachant qu'évidemment, la candidature
sera invalidée et que ça n'aura

aucune valeur, donc c'est une candidature
de témoignage, symbolique,

pour rappeler que, en l'occurence
le Parti socialiste, la SFIO,

soutient la cause du droit de vote.

Madeleine Pelletier a fait d'ailleurs
adopter en 1906, au congrès de la SFIO,

le principe d'un soutien des socialistes
au droit de vote.

Donc soit on a soit
des candidatures autonomes,

soit des candidatures via un parti.

Donc là, on a des affiches électorales qui
sont une présence féministe privilégiée.

Il y a un autre aspect du combat féministe
qu'on ne peut pas négliger,

qui est plus culturel, c'est l'influence
des idées féministes dans le théâtre,

pas encore au cinéma, c'est trop tôt,
à travers le roman et le journalisme.

Donc là, sans doute que le meilleur
exemple est celui de La Fronde,

le journal créé par Marguerite Durand,
un journal entièrement créé, fabriqué,

vendu par des femmes,
et un journal quotidien,

et dont la qualité est reconnue.

On a parlé de La Fronde en disant que
c'était comme Le Temps en jupons.

Le Temps, c'était vraiment une référence,
un petit peu comme Le Monde aujourd'hui,

le journal de référence,
le journal sérieux.

♪ (musique) ♪